

Le mal chez François Mauriac dans *Thérèse Desqueyroux* et *Le Nœud de vipères*

Kuniko SATO

En 1992, les actes du colloque du Collège de France sont réunis par André Séailles sous le titre : *Mauriac devant le problème du mal*. « Il croit à la présence du Mal dans l'homme [...], mais grâce à sa foi chrétienne il ne perd pas l'espérance¹⁾ » résume ainsi le rédacteur. Il va sans dire que le problème du mal chez Mauriac est lié au christianisme, mais la raison pour laquelle il est devenu le thème principal de ses œuvres n'est pas simplement induite par ses études catholiques ; ce qui l'a provoqué c'est probablement son expérience personnelle lors des années où il se consacrait à écrire ses deux chefs-d'œuvre, *Thérèse Desqueyroux* et *Le Nœud de vipères*. Le premier est publié en 1927 et le deuxième en 1932. Quant à son expérience nommée « crise de l'âme », il l'a commencée vers 1925 et elle s'est prolongée pendant environ 3 ou 4 ans. A travers ces dates, on reconnaît que ces deux œuvres sont créées autour des années les plus agitées de la vie de l'auteur et le problème du mal chez Mauriac est dû justement aux expériences de ces années.

Comment le mal est-il décrit dans le cadre romanesque de ces deux œuvres et en quoi cette description reflète-t-elle la vie réellement vécue de l'auteur ? Quelle est la raison pour laquelle Mauriac s'attache tant au problème du mal ? Dans le but de répondre à ces interrogations, prenons appui, dans notre étude, sur le procédé d'une description symbolique chez Mauriac : celle de la chaleur qui nous semble une clef. Car, puisque Maurice Maucuer remarque que le monde de Mauriac est lié aux personnages qu'il a créés par « mille liens [...] qui forment entre lui et eux un réseau de correspondances²⁾ », la description de la chaleur joue certainement un rôle symbolique important.

Le mal annoncé par la description de la chaleur

Commençons par envisager le problème du mal social. Thérèse dans *Thérèse Desqueyroux* et Louis dans *Le Nœud de vipères* commettent tous les deux des crimes. Lorsque nous examinons les scènes de leur crime, nous nous apercevons de la description caractéristique de la chaleur.

1) André Séailles (éd), *Mauriac devant le problème du mal*, (actes du colloque du Collège de France, 1992), Klincksieck, 1994. La phrase se trouve à la quatrième page de couverture.

2) Maurice Maucuer, *Thérèse Desqueyroux : Mauriac, analyse critique*, Hatier, 1970, p.71.

Le moment où Thérèse éprouve pour la première fois l'envie de tuer son mari Bernard survient au lit, lors de la dernière nuit de leur voyage de nocces.

[...] alors elle sentit contre elle ce grand corps brûlant* ; elle le repoussa et, pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur l'extrême bord de la couche ; mais après quelques minutes, il roula de nouveau vers elle comme si la chair en lui survivait à l'esprit absent et jusque dans le sommeil, cherchait confusément sa proie accoutumée. D'une main brutale et qui pourtant ne l'éveilla pas, de nouveau elle l'écarta... Ah ! l'écarter une fois pour toutes et à jamais ! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres³⁾.

Thérèse qui n'arrive pas à dormir ne supporte pas la chaleur du corps de son mari et à cause de cette chaleur, une intention meurtrière surgit brusquement en elle. On peut se rappeler également « le jour étouffant des nocces » où « elle était différente de son apparence habituelle » (*TD*, 36-37). L'effet de la chaleur serait-il ainsi de transformer Thérèse en une autre personne ou plutôt de révéler sa vraie nature ? Les expressions concernant la chaleur apparaissent encore davantage dans la scène de sa première tentative d'empoisonnement de son époux, après la naissance de sa petite fille, dans les jours monotones de l'été.

C'était ce jour du grand incendie de Mano. Des hommes entraient dans la salle à manger où la famille déjeunait en hâte. Les uns assuraient que le feu paraissait très éloigné de Saint-Clair ; d'autres insistaient pour que sonnât le tocsin. Le parfum de la résine brûlée imprégnait ce jour torride et le soleil était comme sali. Thérèse revoit Bernard, la tête tournée, écoutant le rapport de Balion, tandis que sa forte main velue s'oublie au-dessus du verre et que les gouttes de Fowler tombent dans l'eau. Il avale d'un coup le remède sans qu'abrutie de chaleur, Thérèse ait songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle. (*TD*, 70-71)

On s'aperçoit après cet événement qu'« elle ouvre des amandes fraîches, indifférente, étrangère à cette agitation, désintéressée de ce drame, comme de tout drame autre que le sien. » (*TD*, 71) Il est impossible de définir ce qui occupe son cœur mais soit par abrutissement, soit par hasard, en tout état de cause, on peut invoquer que c'est l'ensemble des effets de la chaleur qui la conduit à ne pas avertir Bernard. Cet événement sert d'amorce aux étapes successives jusqu'à son crime définitif.

* Les termes soulignés le sont toujours par nous.

3) François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1979, p.45. Le sigle *TD* suivi d'un numéro de la page renvoie à cette édition.

A travers les deux extraits cités de *Thérèse Desqueyroux*, il est autrement imaginable que si tous ces effets induits par la chaleur avaient manqué, le crime de Thérèse, indirect et involontaire, n'aurait pas été commis. Cette hypothèse fait simultanément une allusion à une remarque de Mauriac sur la problématique relative du mal social : bien que Thérèse désire tuer son mari, elle est innocente, et bien qu'elle tente de l'empoisonner malgré sa volonté, elle est criminelle, puisqu'au point de vue social la criminalité ne relève que de ce dernier cas. Cette réflexion symbolique de Mauriac sur le jugement social signifie qu'il s'y intéressait de la façon plus aiguë à l'époque de la crise de sa croyance : c'est-à-dire à l'époque où il se consacrait à écrire *Thérèse Desqueyroux*. Nous savons qu'il était attiré surtout par la concupiscence et conscient d'abord de son propre péché. Cependant, le fait qu'il ait posé le problème d'un jugement social contradictoire et absurde, ne justifierait-il pas qu'il croyait toujours en la parole de Jésus : « Ne jugez pas les autres, [...] Pourquoi regardes-tu le brin de paille qui est dans l'œil de ton frère, alors que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton œil ?⁴⁾ »

En outre, on peut supposer d'après ces extraits, qu'il y a une transposition des fortes passions réellement expérimentées par l'auteur dans celles que la chaleur suscite. On sait qu'en se croyant perdu, à ce moment-là, il souffrait lui-même de ses passions irrésistibles pour la sensualité. Il semble donc que cette puissance passionnelle réelle serait représentée dans ces passions que la chaleur appelle et qui précipitent Thérèse au crime.

Passons maintenant au problème du mal et de l'effet de la chaleur dans *Le Nœud de vipères*. Le vieux père Louis, rancunier contre sa femme Isa et ses enfants, raconte la racine de sa haine : elle provient de la trahison d'Isa, avouée dans la nuit qui « était si chaude » qu'ils n'avaient « pu laisser les persiennes closes⁵⁾ ». On ne peut attribuer entièrement la cause de sa haine à la chaleur mais elle sert durant cette nuit-là à exciter les passions de Louis au point où il se met à haïr sa femme au-delà de sa jalousie et sa déception.

Pour se venger de cette trahison, il conçoit des années plus tard de se servir de Marinette, la sœur veuve d'Isa, pour rendre la pareille à Isa. Ses passions s'accumulent dans les « sorties du matin » et les « colloques » répétés avec Marinette, toujours en pleine chaleur. La scène suivante le révèle :

[...] lorsque après le déjeuner, en dépit de la chaleur, je quittais la maison obscure et glaciale où la famille somnolait, répandue sur les divans de cuir et sur les chaises de paille, lorsque j'entrouvrais les volets pleins de la

4) *La Bible OSTY*, Seuil, 1973, *Matthieu 7*, 1-5.

5) François Mauriac, *Le Nœud de vipères*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1979, p.411. Le sigle NV suivi d'un numéro de la page renvoie à cette édition.

porte-fenêtre et me glissais dans l'azur en feu, je n'avais pas besoin de me retourner, je savais qu'elle allait venir aussi. [...] Elle marchait mal, tordait ses hauts talons sur la terre durcie. Nous nous accoudions au parapet de la terrasse. Elle jouait à tenir le plus longtemps possible, sur la pierre brûlante, son bras nu. (NV, 443)

Juste après, il compare Marinette à « une héliotrope [*qui*] se tourne vers le soleil » (NV, 444) et on trouve des descriptions de la chaleur plusieurs fois répétées avec des expressions différentes. Du fait que cette chaleur sert également à faire surgir en Louis une forte passion, après ces rencontres, il lui vient l'idée de trahir Isa pour la faire souffrir.

Mais mon infamie, à cette minute, ce fut de penser à toi, Isa, de rêver d'une vengeance possible : me servir de Marinette pour te faire souffrir. Aussi brièvement que l'idée en ait occupé mon esprit, il est pourtant vrai que j'ai conçu ce crime. (NV, 446)

Il appelle « crime » ce qu'il n'a jamais commis : c'est en effet un crime songé simplement au niveau de la conscience comme celui de Thérèse dans la nuit de son voyage. Par rapport à Thérèse qui ne considère pas sa tentation de tuer son mari comme un crime, dans *Le Nœud de vipères*, le thème du mal suscité par les passions accumulées est ainsi reconnu clairement chez Louis. Il y est en même temps le seul crime décrit. Pour le comparer avec l'attitude de Thérèse envers ses crimes, citons l'aveu de celle-ci sur ses crimes :

« Moi, je ne connais pas mes crimes. Je n'ai pas voulu celui dont on me charge. Je ne sais pas ce que j'ai voulu. Je n'ai jamais su vers quoi tendait cette puissance forcenée en moi et hors de moi : ce qu'elle détruisait sur sa route, j'en étais moi-même terrifiée... » (TD, 26)

Le décalage entre Thérèse étrangère même à son crime réel et Louis très conscient de son crime inexécuté nous instruit de la présence d'une évolution de *Thérèse Desqueyroux* au *Nœud de vipères*. Dans le premier cas, Mauriac pose le problème du mal social via le crime de Thérèse et ainsi celui de l'incohérence entre sa culpabilité et son manque de conscience du mal, dans le deuxième, le sujet du crime est traité au niveau du cœur et sert à soulever le problème du mal dans l'homme. Si on pense à des passions qui suscitent le crime, on pourrait entrevoir de même l'évolution de l'auteur qui après avoir souffert de ses passions a trouvé le chemin pour les accepter.

Quant à l'effet de la chaleur, son rôle n'est pas le même : chez Thérèse, la

chaleur s'entremet entre elle et son crime comme cause principale afin de la libérer de sa responsabilité ; chez Louis, elle le précipite simplement vers le crime. Cependant elle a pour point commun d'allumer le feu des passions chez Thérèse et Louis. Il faut souligner concrètement qu'ils sont tous les deux sensibles à la chaleur, car cette remarque aura plus tard une portée importante.

A travers les crimes de Thérèse et de Louis, il est donc certain que le but de leur description n'est pas de mesurer la proportion de leur criminalité mais d'affirmer l'absurdité du mal social et la présence du mal dans l'homme. Mauriac écrit en 1935 à propos du personnage de Thérèse : « Au vrai, Thérèse n'est pas remarquable par son crime, elle l'est par sa lucidité. Des crimes ? Nous en avons tous sur la conscience, [...] Thérèse, elle, est un monstre de lucidité⁶⁾. » Huit ans après sa publication il arrive enfin à affirmer précisément sa pensée. En résumé, en décrivant ces crimes, il nous amène à penser à notre propre criminalité : voici le vrai problème du mal pour lui.

On vient d'envisager le sujet du mal. Néanmoins, est-ce tout ce qu'on peut en dire ? Si on remarque les descriptions de la chaleur qui se trouvent dans d'autres scènes, il semblerait qu'elles indiquent des étapes suivantes du thème du mal. Continuons donc à voir les détails concernant la chaleur dans ces deux romans.

Le salut annoncé par la description de la chaleur

On a vu que Thérèse et Louis sont sensibles à la chaleur ; ils sont également attirés par d'autres indices de la chaleur. Par exemple, ce sont les seuls fumeurs dans leur famille ; surtout pour Thérèse qui « fume comme un sapeur » (*TD*, 34), la cigarette est indispensable même lorsqu'elle est déprimée, avoue-t-elle : « il fallait que ses doigts pussent sans cesse toucher cette petite chose sèche et chaude » (*TD*, 92). Tous deux sortent souvent malgré la chaleur extérieure comme on l'a déjà vu dans le cas de Louis : « en dépit de la chaleur, je quittais la maison obscure et glaciale où la famille somnolait » (*NV*, 443). Devant leur entourage, ils font semblant d'être paisibles, mais l'explosion subite de Thérèse (ses cigarettes et son explosion ne suggèrent-elles pas l'image métaphorique d'un volcan actif dans lequel le magma s'accumule ?⁷⁾) et la fureur d'une « vengeance, durant presque un demi-siècle, cuisinée » (*NV*, 385) de Louis ne montrent-elles pas leur nature ardente ?

6) Article du journal portugais, *Bandarra* du 8 juin 1935, in *Note sur le texte « Thérèse Desqueyroux »*, Gallimard, tome II, p.927.

7) Mauriac raconte dans *Nouveaux Mémoires intérieurs* (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1979, p.739) le magma qu'il avait lui-même en lui « ce magma confus, accumulé en moi au cours de mon enfance préservée et plus que préservée, prisonnière, et plus que prisonnière, ligotée... ». Il n'est donc pas impossible d'attribuer cette image de magma à Thérèse.

A vrai dire, à d'autres moments, Thérèse et Louis sont aussi sensibles à la chaleur qu'au moment de leur crime, pourtant l'effet identique de la chaleur soulève en eux une passion différente.

Examinons d'abord le cas de Thérèse : elle se rappelle son bonheur enfantin perdu dans le train qui la ramène à Argelouse, alors qu'elle s'efforce de trouver une excuse raisonnable à l'empoisonnement. Ce souvenir se situe effectivement en été et en présence de sa belle-sœur Anne.

Pourtant ce n'est pas lui que Thérèse, les paupières baissées, la tête contre la vitre du wagon, voit surgir à bicyclette en ces matinées d'autrefois, [...] avant que la chaleur soit à son comble ; non pas le fiancé indifférent, mais sa petite sœur Anne, le visage en feu — et déjà les cigales s'allumaient de pin en pin et sous le ciel commençait à ronfler la fournaise de la lande. [...] Du fond d'un compartiment obscur, Thérèse regarde ces jours purs de sa vie — purs mais éclairés d'un frêle bonheur imprécis ; [...] (TD, 32)

C'est le seul moment pur et heureux de sa vie qui se trouve donc en pleine chaleur ; et cette chaleur s'applique également au « visage en feu » d'Anne. En outre, Thérèse en parle elle-même comme de « ces jours purs » et on en déduit que la chaleur est liée ici à la pureté. La chaleur qui fait surgir en elle les passions criminelles établit cette fois sa relation avec la pureté.

Lorsqu'on se rappelle Thérèse qui ne supportait pas le corps brûlant de Bernard, il paraît un peu contradictoire qu'elle garde un souvenir où se mêlent la chaleur du climat et celle d'Anne. Il est pourtant possible de supposer que dans un milieu provincial et familial qui se distingue par sa froideur, elle a soif de la chaleur qui peut la réchauffer. Elle est en fait entourée « des pins innombrables », « la pluie ininterrompue » comparée à des « millions de barreaux mouvants » (TD, 67), et aussi de sa famille comparée à une « cage aux barreaux innombrables et vivants » (TD, 44), qui évoquent tous la froideur du fer d'une image de la cage. Dans ces circonstances, l'existence de sa tante sourde Clara, qui meurt symboliquement à la place de Thérèse en interrompant son suicide à la dernière minute (chez Mauriac, c'est une coïncidence mystérieuse qu'on appelle « la communion des saints »), est la seule chose qui puisse réchauffer Thérèse. Le discours intérieur de Thérèse le prouve :

Au vrai, elle n'aimait que moi qui ne la voyais même pas se mettre à genoux, délayer mes souliers, enlever mes bas, réchauffer mes pieds dans ses vieilles mains. (TD, 56)

On peut dire en effet que c'est le seul amour vrai et presque maternel de tante

Clara qui est permis à Thérèse. La chaleur qui suscite la pureté de l'enfance suscite aussi l'amour dans *Thérèse Desqueyroux*.

De la même manière, on peut remarquer dans *Le Nœud de vipères* qu'il y a une relation identique de la chaleur avec la pureté de la fille cadette de Louis, Marie. Louis voyait chez Marie « une ferveur touchante » (NV, 433) et ce qui est le plus significatif, c'est la mort de l'enfant répétant « pour papa ! pour papa ! » en pleine chaleur : « Cet été implacable ! le délire de cet été, la férocité des cigales... » (NV, 447). En tenant compte de la fin du *Nœud de vipères* où Louis se libère du mal et reconnaît le salut de Dieu, on pourrait dire que la pureté joue un rôle intermédiaire indispensable pour y parvenir, du fait qu'elle lui fait sentir « sa difformité » (NV, 455). Il va sans dire que cette démarche de l'humiliation indique déjà une nouvelle approche vers le salut dans le christianisme.

Quant au rôle de la chaleur qui suscite la passion amoureuse, il est aussi plus évident chez Louis. Lorsqu'il a rencontré sa mère un matin d'été, dès qu'il l'a entendue : « il fera accablant aujourd'hui. A huit heures je fermerai tout », il reconnaît que « [son] cœur était près d'éclater » (NV, 415). L'effet de la chaleur semble jouer ici le rôle symbolique d'exacerber la passion amoureuse de Louis pour sa mère, parce qu'il a reconnu, à ce moment-là, presque instinctivement son amour profond et gratuit pour elle. L'intuition de Louis est donc susceptible à une influence de la chaleur. La passion amoureuse suscitée par les mots qui annoncent la chaleur sert par la suite à faire surgir l'intuition de Dieu.

Un clocher naissait du brouillard, puis l'église à son tour en sortait comme un corps vivant. [...] j'éprouvais pourtant, à cette minute, qu'une créature rompue comme je l'étais peut chercher la raison, le sens de sa défaite ; qu'il est possible que cette défaite renferme une signification, que les événements, surtout dans l'ordre du cœur, sont peut-être des messagers dont il faut interpréter le secret... [...] Il n'était pas huit heures et, déjà, le soleil tapait dur. (NV, 416)

La comparaison de l'église à un corps vivant et son espérance expliquent que Louis a intuitivement reconnu l'existence de Jésus en voyant en lui une miséricorde profonde. On peut noter également que la description du soleil a toujours pour but de susciter en Louis une passion chaleureuse et affectueuse. On peut admettre encore l'évolution de la croyance de Mauriac lui-même ; une fois surmontée la crise de son âme au moment où il crée le personnage de Louis, Mauriac l'a reconnu lui-même : l'amour humain ne gêne pas l'amour de Dieu, il sert plutôt à expérimenter Dieu de temps en temps comme dans le cas de Louis. Par conséquent, l'effet de la chaleur qui suscite le désir de la pureté

et la passion pour le vrai amour et enfin l'expérience de Dieu, est établit dans *Le Nœud de vipères*.

Mais enfin, dans le but d'envisager le problème du mal chez Mauriac, quel est le sens de cette étude relative de la chaleur évocatrice de la passion pour la pureté, l'amour et Dieu ? Du fait que le salut importe à Louis, et du vœu de Mauriac de livrer Thérèse à Dieu dans la préface, ils sont certainement tous les deux dignes de recevoir le salut de Dieu aux yeux de l'auteur. Aussi, après avoir justifié qu'ils ont à la fois les passions du mal et des germes du salut en eux, on peut arriver à la conclusion que l'effet de la chaleur permet d'exprimer une pensée de Mauriac sur le problème du mal : ceux qui ont un risque d'être entraînés par leurs passions du mal, peuvent aussi avoir une passion qui les porte vers le salut de Dieu. Cette définition paraît probablement un peu bizarre, mais cela veut dire que pour Mauriac, la vraie approche du salut de Dieu devait être par le biais de la passion. Autrement dit, ceux qui se situent au juste milieu, sans ressentir ni passion négative, ni positive, sont hors du problème du mal et du salut. Il est de même remarquable que pour éclairer l'importance de la passion humaine, Mauriac a tant utilisé le procédé de la chaleur. C'est la raison pour laquelle, si on l'examine, on peut pénétrer la façon dont Mauriac réconcilie le problème du mal avec le salut de Dieu.

Les paroles de Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, que Mauriac a souvent citées interprètent le chemin qui va du mal au salut décrit dans *Thérèse Desqueyroux* et *Le Nœud de vipères* et qui est le fruit de sa propre expérience des souffrances et du bonheur du chrétien : « Dites bien que si j'avais commis tous les crimes possibles, j'avais toujours la même confiance, je sentirais que cette multitude d'offenses serait comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent⁸⁾. »

(大阪大学博士課程在学)

8) Sainte Thérèse de l'enfant Jésus, *Novissima Verba*, Office central, Lisieux, 1926, p.60-61.